

LE TORCHON

Rabelaisien



Une publication de l'association ALUMET

1er semestre 2008

n°1

Pourquoi ce titre ?

*D'un éclair de génie, d'une longue réflexion, d'un petit rien,
 Mais d'où est venue l'idée du Torchon Rabelaisien ?
 C'est pourtant simple, cherchez un peu
 Empruntez des chemins sinueux
 Vous trouverez bien la solution, non ?
 Dans ce cas, laissez-nous vous éclairer,
 Car éclairer est bien notre intention
 Si notre journal fut ainsi nommé
 A une petite torche il faut se référer
 Un suffixe diminutif suffit
 Et une flamme tremblante voici.
 Torchon aussi pour son côté dérisoire
 Tissu rapiécé, grossier et accessoire
 Mais aussi travail sale, mal présenté,
 N'y voyez pas ici du premier degrés !
 Rabelaisien ?
 Un auteur, une université
 Cela ne vous rappelle rien ?
 Nous sommes sûrs que vous avez deviné.*

Marion M.

Edito par Marie G.

Le premier mot ... nous aimerions bien évidemment trouver le premier mot, celui qui appellerait une suite parfaite pour ce premier éditto. N'ayant au sein de l'équipe de rédaction aucun génie littéraire - déclaré du moins — , nous nous contenterons d'utiliser nos mots à nous, pour vous annoncer sans artifice superflu la parution du premier numéro du journal de l'association A.L.U.M.E.T.

Je me permets de me joindre à l'inévitable perplexité des lecteurs qui découvrent ce nom pour le moins énigmatique d'ALUMET. Je vous dirais seulement qu'il s'agit d'une association d'étudiants en Lettres . S'en tenir là nous permet de limiter l'étendue du ridicule, car je peux vous assurer que vous ne suspectez rien du potentiel comique contenu dans ces six lettres ! Nombreux sont les auteurs de ce journal qui espèrent que cela ne lui portera pas préjudice...

Vous pourrez découvrir dans les pages qui vont suivre aussi bien des créations littéraires époustouflantes que des articles rédigés avec brio ... mais aussi des nouvelles et d'autres articles qui eux qui eux n'en porteront malheureusement que le nom. En fait nous nous situons quelque part entre l'EXCELLENCE et le médiocre.

Nous tenons à présent à remercier les personnes qui ont d'une façon ou d'une autre permis à ce journal de voir le jour. Bien sûr notre première pensée va à la fondatrice de l'association Claire B. qui porte à bout de bras ce projet depuis maintenant plus d'un an. N'oublions pas les premiers membres d'ALUMET qui ont tous apporté leur petite touche personnelle, faisant ainsi de ce projet ce qu'il est aujourd'hui. Et enfin nous adressons nos sincères remerciements aux enseignants et à l'administration pour la confiance qu'ils ont bien voulu nous accorder.

Je me permets une nouvelle fois de vous rappeler que ceci est le premier numéro du Torchon Rabelaisien, que pour beaucoup d'entre nous cette aventure à un goût d'inconnu, aussi faisons-nous appel à votre infinie compréhension si tout ne s'articule pas encore à la perfection. C'est en tout cas un projet qui nous tenait à cœur et nous espérons que l'approbation qu'il voudra bien remporter sera à la hauteur de nos espérances.

Il ne me reste plus qu'à me joindre à toute l'équipe de rédaction pour vous souhaiter une agréable lecture.

Le Torchon Rabelaisien

Equipe de Rédaction :

Anne L.
Anne S.
Claire B.
Elodie L.
Jade G.
M&M's
Marie G.
Marion M.

Spécial Remerciements :

_ aux auteurs anonymes pour leur participation volontaire dans l'édition de ce journal

_ à François Talbot, « Vice-président à titre honorifique et à responsabilités limitées », pour sa participation volontaire dans la promotion du journal auprès des étudiants et pour sa proposition du titre « Le Torchon ».

Édité par l'A.L.U.M.E.T. à l'imprimerie du site des Tanneurs.



Pour toute demande vis-à-vis de ce journal, adressez-vous à l'équipe de rédaction



Sommaire :

- _ Pourquoi ce titre ? - Edito page 1
- _ Dossier : la littérature nordique page 4
- _ Compte-rendu :
 - _ conférence du 13 mars 2008, par Anne S page 11
- _ Créations littéraires :
 - _ Nouvelle d'Elodie L. : Faux-semblant page 14
 - _ Nouvelle de Jade G. : Voyageurs page 16
- _ Créations poétiques :
 - _ Poésies : Poèmes de l'absence page 18
 - _ Poème : M&M's page 19
 - _ Poème d'Anne L. : Opéra flamboyant page 19
- _ Interview : métier d'archiviste page 20
- _ Critique : littérature pour la jeunesse page 22
- _ CEKOIKILFO
 - _ CEKOIKILFODIR page 23
 - _ CEKOIKILFOTECRIR page 24

Dossier : la Littérature Scandinave médiévale

La littérature nordique médiévale est une littérature encore à notre époque méconnue pour la plupart. Pourtant cette littérature nous apporte de nombreux éléments historiques et culturels quant aux peuples qui l'ont composé, les Vikings. Nous savons avec certitude que les Vikings ont pratiqué une religion païenne associée à une mythologie assez complexe, mais celles-ci sont mal connues, car les seuls documents « écrits » laissés par les Vikings eux-mêmes consistent en des inscriptions runiques qui parlent peu de leurs croyances et dépeignent encore moins leurs mythes : nos seules sources d'information en la matière sont extérieures à la Scandinavie pour l'Age viking, ou postérieures à cet Age quand elles proviennent de l'intérieur de la péninsule islandaise (un des principaux lieux d'écriture de la Scandinavie). Les textes relatifs sont écrits par des chrétiens qui n'avaient souvent aucune sympathie pour les dogmes et les mœurs vikings ; quant aux textes scandinaves ultérieurs, il nous est difficile d'en dire s'ils proviennent de fonds proprement vikings, ou s'ils sont tous largement influencés par les modes et expressions de l'Europe chrétienne.

La Scandinavie a été très tardivement christianisée si l'on compare avec les autres pays d'Europe. Le dernier pays à être christianisé est l'Islande en 999. Cependant rien n'indique que la christianisation modifia radicalement les cultes ou croyances nordiques, et on peut penser que les mythes chrétiens sont venus seulement s'ajouter aux mythes païens, ou les interprétèrent bien plus qu'ils ne les évincèrent.

Il faut savoir que la littérature scandinave, faite de poésies et de sagas, dérivent d'une longue et ancienne tradition orale. La christianisation y a apporté la transcription des compositions désormais « récitées » sur parchemin. Même si on ne peut compter sur une exactitude textuelle décalée par le temps, les poésies scaldes et eddiques, ainsi que les sagas, sont des matériaux « fiables » dans lesquels sont transposés par écrit les mœurs, les cultures et les hauts faits des dieux et des hommes représentant les pays nordiques. C'est pourquoi j'ai choisi de vous présenter plusieurs genres de la littérature nordique médiévale, allant du VIII^e au XIII^e siècle, que sont la poésie scaldique, la poésie eddique, et les sagas islandaises. De même, j'ai souhaité vous décrire la figure importante qu'était l'écrivain et politicien Snorri Sturluson, l'auteur de l'Edda en prose et d'autres récits non moins importants ; il est l'un des premiers historiens scandinaves mais aussi l'auteur d'un traité de poésie dans lequel il explique aux générations futures de scaldes (poètes vikings) la formation complexe des vers (ou visur au pluriel) dans un poème. Il nous fournit également le recueil le plus complet sur la mythologie et la civilisation vikings avec son Edda, une des principales sources des historiens contemporains. Enfin, j'ai ajouté une partie sur les runes, l'ancienne écriture de signes viking, pour conclure ce dossier sur la Littérature nordique car il m'a été donné récemment l'occasion de voir et de toucher de véritables tablettes de runes en très bon état, censées provenir d'une époque très ancienne.

Je tiens en dernier lieu à vous avertir, vous lecteurs, que me lançant pour la première fois dans l'édition d'un dossier, je suis désolée si je ne réponds pas à vos attentes. Ce dossier a le dessein de mieux faire connaître la littérature et la culture scandinaves, mais n'ayant pas la capacité nécessaire à tout cela, je n'ai pu relater que de façon parfois insuffisante les éléments littéraires, historiques et culturels de ce sujet passionnant. Je vous renvoie malgré tout à quelques titres bibliographiques à la fin de ce dossier.

La Poésie scaldique

Réputée pour être une des formes poétiques les plus complexes du monde, la poésie scaldique est née vers le VII^e ou VIII^e siècle, et s'est essentiellement développée en Norvège puis en Islande, mais les traces écrites nous proviennent d'Islande à partir du XII^e siècle. Les poètes de l'époque viking étaient appelés les scaldes et chantaient les louanges du roi, du chef, ou du jarl (noble) duquel ils dépendaient. Certains poèmes retraçaient de longues généalogies, d'autres décrivaient de beaux objets, d'autres racontaient des mythes ou des exploits héroïques et d'autres encore servaient d'épithètes.

Le scalde avait donc bien souvent un rôle d'historiographe chargé de raconter des expéditions épiques ou des hauts faits d'arme. Et contrairement à la poésie eddique, la poésie scaldique pouvait aussi servir à décrire les sentiments personnels de l'auteur qui pouvait parler de lui à la première personne, ce qui est très rare dans la littérature médiévale.

Malheureusement nous n'avons aucune idée quant à la façon dont les poèmes étaient récités, leur rythme très marqué laisse penser qu'ils étaient chantés ou déclamés à voix forte.

La forme elle-même de la poésie scaldique à quelque chose de remarquable. En effet, il est interdit de nommer les choses et c'est pour cette raison que les scaldes vont inventer deux procédés qui font l'originalité de

la poésie scaldique et la rende totalement incompréhensible pour un non initié : il s'agit des heitis et des kenningar (singulier: kenning).

Les heitis sont des métaphores ou des dénominations uniques dans la poésie scaldique car certains des mots ne se trouvent que dans la langue poétique. Ainsi au lieu de dire "vent" on dira "hurlleur" et au lieu de dire "bouclier" on dira "tilleul" (car ils sont souvent faits de ce bois).

Les kenningar sont des périphrases à deux termes liés par un rapport de dépendance. On dira de cette manière « miroir de la mer du Nord » pour « glace ».

La métrique elle-même de la poésie scaldique est très complexe, fonctionnant selon un procédé d'accentuations, d'allitérations, de rimes internes. Les mètres obéissent à des règles tellement précises que les mots ne peuvent pas être placés dans l'ordre habituel, et l'ordre normal ne peut être retrouvé que par les désinences des déclinaisons.

Le plus ancien scalde connu est Bragi Boddasson ayant vécu en Norvège au IX^{ème} siècle. L'Edda le place au statut de divinité mineure.

Contrairement à la poésie eddique, les poètes scaldes peuvent être reconnus comme les auteurs de leurs œuvres, alors que les poètes eddiques sont pour la majorité anonymes.



Image extraite du *Codex Regius*

La Poésie eddique

La littérature nordique comprend deux types de poèmes eddiques, appelés l'Edda. L'Edda désigne en fait deux manuscrits différents.

L'Edda poétique, le premier, est un recueil comportant une trentaine de poèmes compilés dans le *Codex Regius* au XIII^{ème} siècle et découvert en 1643, auxquels viennent s'ajouter d'autres poèmes eux-mêmes supposés comme faisant partie de l'Edda. Ces poèmes sont attribués à des scaldes et ont été composés entre le VIII^{ème} et le XIII^{ème} siècle, mais contrairement aux auteurs des poèmes scaldiques ceux de l'Edda sont anonymes, de même l'histoire personnelle de l'auteur n'apparaît jamais dans les textes eddiques.

Les Eddas sont écrits en vers mais leur métrique est bien plus souple que celle des poèmes scaldiques, cependant on y retrouve le système des heitis et des kenningar. On peut classer les poèmes eddiques en deux grandes parties.

La première concerne les poèmes mythologiques, racontant les aventures des dieux et la cosmogonie scandinave. Parmi ceux-ci on trouve entre autre, la Völuspá, où une voyante raconte l'histoire du monde de sa création à sa renaissance après le ragnarok en passant par la guerre entre les Ases et les Vanes (les principaux dieux et leurs ennemis), etc.

Les Hávamál, les « dits du Très Haut », méritent également d'être mentionné, car ils concernent Odin en personne qui donne des conseils aux hommes avant de découvrir les runes en se pendant à l'Arbre de Vie (Yggdrasill). On y trouve entre autres la rigspula, ou Heimdallr, qui établit entre autre les différentes classes de la société. Une quinzaine de poèmes mythologiques sont recensés.

La seconde partie porte sur les poèmes héroïques, elle est consacrée en grande partie à une des plus importantes légendes du monde germanique : celle des Niflungar, plus connus sous le nom de Nibelungen. On y trouve l'histoire du héros Sigurðr (Siegfried) ainsi que celles de ses ancêtres, dont la lignée remonte à Odin. Près d'une vingtaine de poèmes sont consacrés à cette légende.

Pour ce qui est de l'Edda en prose, je souhaite faire une partie à la fois sur l'œuvre et son auteur car ce dernier n'a pas fait qu'écrire une œuvre, il a aussi laissé un véritable traité de littérature à la postérité. Rédigée en langue vernaculaire par l'historien islandais Snorri Sturluson au début du XIII^{ème} siècle, l'Edda constitue le recueil de mythologie nordique le plus complet, le plus cohérent et le plus intelligible que nous ait légué le Moyen-âge scandinave. Ce recueil possède aussi un caractère profondément original, d'abord parce qu'il a été composé en pleine époque chrétienne (plus de deux siècles après l'adoption du christianisme par Snorri Sturluson, un des personnages les plus importants de l'histoire d'Islande), et alors que les der-

-nières survivances païennes nordiques étaient combattues par les évêques de l'île, par les lois et les sentences qu'ils promulguaient.

• Snorri Sturluson

Snorri Sturluson naquit en 1179 à Hvamm dans l'ouest de l'Islande. Sa famille passait pour l'une des plus éminentes du pays, son père Sturla Thordarson, et sa mère Gudny Bodvarsdottir, faisant remonter leur lignage à quelques uns des héros les plus prestigieux de l'époque païenne. A la suite d'un litige, Sturla accepte que son fils soit envoyé auprès de l'homme le plus puissant d'Islande, Jon Loftsson, qui a promis de veiller sur son éducation. C'est ainsi que Snorri se retrouva à Oddi, principal centre intellectuel de l'Islande médiévale. On peut donc estimer qu'à Oddi Snorri s'initia au latin, qu'il y lut des auteurs du Moyen-âge chrétien, mais aussi qu'il y acquit une profonde connaissance de la tradition littéraire norroise, qu'il s'agisse des anciens poèmes mythologiques et héroïques ou des premières sagas retraçant l'histoire des rois de Norvège et de ses compatriotes.



Snorri Sturluson

Ce personnage politique de premier plan fut aussi et avant tout un poète remarquable : il excellait dans l'art scaldique, genre poétique souvent raffiné, parfois contourné, mais toujours tenu en haute estime en Islande comme dans l'ensemble du monde norrois. C'est pourquoi les souverains s'entouraient de poètes scaldes, qu'ils les faisaient membres de leur garde et qu'ils les couvraient de cadeaux.

Ainsi, Snorri fut invité à séjourner à la cour norvégienne où il passa deux ans auprès du jeune roi Hakon et du prince Skuli. Il en profita pour s'instruire sur l'histoire du royaume et pour entreprendre plusieurs voyages à travers la Norvège et dans les provinces sud suédoises, le Götland. Malgré le profit que lui apporta son séjour en Norvège, il se retrouva pris entre deux feux, d'un côté son Islande natale et indépendante, de l'autre la Norvège impérialiste à qui il a promis son allégeance. Son hésitation politique lui valut d'être assassiné sur ordre du roi de Norvège pendant la nuit du 23 septembre 1241.

Outre la perte de l'Islandais le plus éminent de son époque, c'est aussi par paradoxe la perte du principal historien de la royauté norvégienne. Il avait consacré en effet une grande partie de son activité littéraire à la composition d'un important recueil de sagas retraçant les hauts faits des souverains de Norvège.

Intitulée Heimskringla (c'est-à-dire « l'Ordre du monde »), cette œuvre repose sur une vaste érudition : l'auteur étudia visiblement la plupart des vieux manuscrits relatifs à l'histoire des pays nordiques depuis le IXe siècle et tira profit de l'existence des premières sagas composées en langue vernaculaire et consacrée aux grands vikings des temps anciens. Mais sa documentation n'était pas seulement manuscrite, il avait dû entendre tant en Islande qu'en Norvège des récits transmis oralement depuis des générations sur tel ou tel roi, telle ou telle coutume ancestrale, tel ou tel évènement politique. En outre, Snorri possédait une grande connaissance des poèmes et des impromptus dans lesquels les scaldes des siècles antérieurs avaient chanté la gloire des souverains scandinaves, décrit leurs combats et rapporté leurs exploits.

Snorri fit de la Heimskringla une admirable fresque historique dans laquelle il conçut une véritable histoire de la dynastie norvégienne. Il y fit preuve d'un art consommé du portrait, du dialogue et de la composition, mais aussi d'un remarquable sens critique dans l'utilisation de ses sources.

Il préserva de l'oubli plusieurs récits mythologiques, notamment en citant et en commentant les strophes de vieux poèmes païens.

Avec son vif intérêt pour le paganisme nordique, ses dieux, ses mythes et ses coutumes, et sa maîtrise de l'ancienne poésie scaldique qu'on observe dans ses grandes œuvres sur l'histoire norvégienne, Snorri nous fait entrapercevoir le talent dont il a fait preuve dans son autre grande œuvre, à savoir l'Edda.



Page de présentation du manuscrit de l'Edda de Snorri Sturluson

• L'Edda

Au retour de son premier séjour en Norvège vers 1220, Snorri conçut le projet de l'Edda. La genèse

de ce qui allait devenir un véritable manuel de poésie et de mythologie fut un long et brillant poème intitulé Hattatal (ou « dénombrement des mètres »), que l'auteur composa à cette époque en l'honneur des souverains norvégiens.

Afin de rendre hommage au roi Hakon et au prince Skuli de Norvège, Snorri entreprit de louer leur grandeur, leur bravoure et leur libéralité au cours de 102 strophes illustrant chacune un genre métrique ou stylistique différent. De la sorte, toute la richesse prosodique de l'ancienne poésie norroise scintilla dans ces vers, mais comme nombre d'entre eux se révélaient être d'une grande complexité, il parut souhaitable à leur auteur d'en expliquer les principes.

Snorri fit un commentaire théorique qui prit au début de l'hymne la forme d'un dialogue savant entre un maître et son élève.

Le prestigieux tour de force artistique que représentait le Hattatal se doubla donc d'un dessein didactique, celui consistant à montrer aux jeunes scaldes de ce début du XIII^e siècle comment composer de bons vers norrois.

L'art poétique du vieux Nord ne reposait pas uniquement sur la stricte observation de règles métriques : tout aussi essentielle était l'utilisation élégante de métaphores et périphrases construites à l'aide d'un vocabulaire spécifique. Ce fut précisément afin de permettre aux jeunes poètes de son temps de maîtriser les tournures périphrastiques (ou kenningar) tout en disposant d'un vaste choix de vocables appropriés (ou heiti) que Snorri rédigea la seconde partie de l'Edda, dont le nom est Skaldskaparmal (littéralement « Dits sur la Poésie », et donc « Arts poétiques »).

Dans ce dessein, il leur donna en exemple de nombreuses strophes, les unes isolées, les autres insérées dans les poèmes plus ou moins longs, qui avaient été composées par les scaldes des siècles antérieurs et dans lesquelles figuraient des périphrases permettant de désigner habilement tel ou tel objet, telle ou telle notion, telle ou telle personne de société humaine ou divine.

Les Skaldskaparmal contiennent d'un part des listes de noms poétiques, et d'autre part des passages en prose expliquant la raison de certaines métaphores. Dans ces récits, Snorri relate avec un remarquable talent de conteur quelques uns des mythes les plus importants de la Scandinavie païenne, notamment ceux concernant l'origine de la poésie, le premier combat singulier de Thor, l'expédition de ce dieu chez le géant Geirroed, la forge par les nains de plusieurs bijoux et attributs divins, etc. Ailleurs, l'auteur prend prétexte de l'existence de périphrases désignant l'or pour raconter les tragiques événements formant le cycle héroïque de Sigurd - depuis la malédiction de l'Anneau jusqu'à la mise à mort des derniers enfants de Gudrun en passant par la victoire sur le dragon Fafnir, la conquête de Brynhild (lire Brünhild), le meurtre de Sigurd et la fin des Niflungar trahis par Atli ; ce faisant Snorri fournit une version inédite de la plus célèbre des légendes germaniques, en sorte qu'il s'avère instructif de confronter son témoignage à celui des autres œuvres littéraires, tant norroises qu'allemandes, consacrées à Sigurd - Siegfried. De même que lors du Hattatal, Snorri eut recours dans les Skaldskaparmal à l'artifice du dialogue afin d'exposer sa matière, mais ici les deux interlocuteurs ne sont plus anonymes : ils portent les noms de Bragi, dieu des poètes, et d'Aegir, un personnage invité par les dieux à leur banquet. Au cours de ce banquet, Bragi raconte à Aegir « maints événements dont les Ases (dieux nordiques, équivalent des Olympiens) furent les acteurs », ce qui lui aurait donné l'occasion d'expliquer l'origine de plusieurs périphrases. Cette fiction, qui était censée fournir le cadre des Skaldskaparmal, fut néanmoins abandonnée progressivement au cours de l'exposé et laissa la place à une simple énumération des principaux types de kenningar et aux listes de heitis.



Image extraite du Skaldskaparmal représentant Odin (au centre), Loki (à gauche), Hoenir (à droite) et Thjæi (l'oiseau).

La construction de la première partie de l'Edda, intitulée Gylfaginning (ou « Mystification de Gylfi »), s'avère plus élaborée. C'est ici que l'art de la composition se manifeste le plus clairement. Il semble en outre qu'après l'achèvement des Skaldskaparmal, l'auteur ait jugé nécessaire de fournir aux jeunes scaldes un exposé plus systématique des mythes et dieux de

l'antiquité païenne, puisque nombre de périphrases, de métaphores et de vocables poétiques étaient fondés sur la mythologie.

Le cadre de l'action que Snorri conçut pour la *Gylfaginning* est celui de la visite qu'un roi légendaire de Suède aurait faite aux dieux dans leur domaine d'Asgard. Ayant été abusé par une déesse qui lui avait enlevé un morceau de son pays, le roi Gylfi s'interroge sur la nature de ces êtres et l'origine de leur pouvoir. Il décide alors de partir pour Asgard afin de s'enquérir auprès des dieux eux-mêmes de leur race, de leur puissance et de leur destin. Introduit dans la résidence des Ases, Gylfi peut questionner trois des hôtes à condition qu'il soit plus savant qu'eux. Il s'agit donc d'une joute oratoire dans laquelle le perdant risque sa tête et que Gylfi aurait livré la sienne afin d'acquérir la connaissance suprême. L'artifice littéraire utilisé ici apparaît d'autant plus habile que le dialogue va se dérouler sur cet arrière-plan dramatique, propre à enfoncer encore le caractère fondamentalement tragique des mythes enseignés à Gylfi.

Au final, c'est un traité que Snorri aurait élaboré dans la *Gylfaginning* : après avoir créé un cadre fictif grâce à la légende de Gylfi abusé par les Ases, il a ordonné sa matière selon un plan chronologique des plus rigoureux ; il a utilisé un fil conducteur - l'annonce de l'inéluctable affrontement eschatologique, le Ragnarok - afin de relier entre eux les différents mythes relatés et de donner une unité à l'ensemble. Il a aussi tenu à citer ses sources en puisant généreusement dans le fonds des poèmes composés à l'époque païenne.

Les Sagas

Les sagas forment un genre littéraire étonnamment prolifique s'étant exclusivement développé en Islande du XIIème au XIVème siècle, l'apogée du style se situant au XIIIème siècle. Ce sont des textes en prose, ce qui est unique dans la littérature médiévale. Elles sont fréquemment entrecoupées de *vísa* (singulier: *vísur*), c'est à dire des strophes scaldiques, si bien que le texte en prose a souvent pour rôle d'expliquer la strophe. Le mot *saga* (pluriel: *sögur*) dérive du mot norrois *segja* qui signifie raconter et l'auteur d'une saga est appelé le *sagnamaðr* (pluriel: *sagnamenn*, *maðr* signifiant *homme*). L'Islande étant officiellement chrétienne depuis l'an 999, les *sagnamenn* étaient souvent des moines érudits utilisant l'alphabet latin.

Les sagas décrivaient la vie d'un personnage accomplissant froidement et courageusement son destin, un destin tragique contre lequel il ne peut lutter, le tout étant replacé dans un contexte familial, si bien qu'un bon nombre de ces textes nous offrent de longues généalogies. Le destin a quelque chose de sacré et quiconque porte atteinte à l'honneur du héros de la saga, peut subir sa vengeance ; se venger n'est pas un devoir mais un droit, mais ce droit conduit souvent les personnages des sagas à des fins tragique.

Le style des sagas lui même est unique : ici il n'est pas question de lyrisme mais d'un style narratif froid, concis et ferme ou les adjectifs et les adverbes sont peu nombreux ; le tout étant parfois relevé par un humour noir et tout aussi froid.

Les sagas peuvent être regroupées en cinq catégories donnant des indications sur leur nature mais qu'on ne doit pas considérer comme étant des catégories fermées : la première des catégories concerne les sagas royales (*könungasögur*) qui narrent l'histoire des rois de Danemark et surtout de Norvège. La plus célèbre d'entre elles, écrite par Snorri Sturluson (1178-1241), est la *Heimskringla* (« l'ordre du monde »). Il s'agit d'un recueil de seize sagas ; l'écrivain a eu une démarche d'historien pour les composer en ayant une approche critique et en citant ses sources. Seule la première des sagas, la *Ynglinga Saga* a une valeur plus légendaire puisqu'elle donne une origine humaine aux principaux dieux de la mythologie nordique.

Les *islendingasögur*, ou sagas des Islandais forment la deuxième catégorie, elles retracent la vie des islandais du Xème et la formation du



Article extraite du manuscrit de la *Saga d'Egil Skallagrímsson*

pays. On peut citer parmi les plus connues la Eyrbyggja saga, la Egils saga Skallagrimssonar qui retrace la vie du scalde islandais Egil Skallagrimsson, la Brennu Njáls Saga, c'est à dire *la saga de Njall le brûlé*, ainsi que la célèbre Eiríks Rauða saga, c'est à dire *la saga d'Eric le rouge*.

Viennent ensuite les *samtíðarsögur* ou sagas de contemporains, l'action se passe également en Islande, mais à une période bien plus proche de l'écriture. La plus célèbre est la *Sturlunga Saga*, racontant les luttes pour la prise de pouvoir de plusieurs familles islandaises. Avec celle-ci on trouve également les sagas des évêques.

Les deux dernières catégories sont les sagas légendaires (*foraldarsögur*) et les sagas de chevaliers (*Riddarasögur*). Elles ont pour point commun de se dérouler dans un passé mythique bien plus lointain que celui des autres catégories de saga. La différence se base sur le fait que les premières ont une action située dans des pays germaniques, tandis que les secondes sont des traductions, souvent très libres d'épopées et de romans courtois. On y retrouve les légendes arthuriennes avec Perceval, puis d'autres comme celles de Tristan et Iseult... La plus célèbre des sagas légendaires est certainement la Völsunga saga retraçant l'histoire bien germanique du héros Sigurd - Siegfried et de l'or du Rhin, présente également dans les Eddas.

Les Runes

Les runes sont un ancien système d'écriture germanique et scandinave dont les premières traces remontent au début du troisième siècle de notre ère. Etymologiquement, selon sa racine indo-européenne, le mot rune renvoie à des notions de secret, murmure ou chuchotement. L'alphabet runique, que l'on nomme *futhark* en raison de ses six premières lettres (F-U-Þ-A-R-K) comporte initialement 24 signes réparties en trois niveaux (les ættir). L'alphabet runique a évolué au fil des siècles pour comporter 28 ou 33 signes (*futhark* anglo-saxon), et 16 signes (pour l'époque viking). On recense neuf *futharks* principaux et une trentaine de dérivés. Après la christianisation, les runes seront peu à peu remplacées par l'alphabet latin.

Les runes étaient généralement gravées sur de la pierre, du bois, des os ou même des cornes à boire. On peut aussi bien les trouver sur des armes que sur des pierres servant souvent de stèle à la mémoire des ancêtres. En raison de la rudesse du support, les signes étaient difficiles à graver et donc très simples, c'est pourquoi à l'origine les runes ne sont composées que de traits verticaux et obliques, de même les inscriptions sont souvent très courtes et nous fournissent au final bien peu de renseignements en comparaison à d'autres sources. Malgré tout leur nombre ne manque pas, la Suède à elle seule contient 3000 inscriptions dont 2400 qui sont gravées sur de la pierre.

Mais ce qui suscite souvent la fascination est le fait que les runes étaient bien plus qu'un simple alphabet car elles avaient parfois une fonction magique. De plus, chaque rune, en plus de renvoyer à un son particulier renvoie à un concept plus ou moins abstrait et à parfois plusieurs significations (par exemple, *fé* ou *feh*, la première rune du *futhark* signifie "bétail" ou "bien matériel" et correspond au son "F"; de même *sigil*, signifie "victoire", renvoie à l'idée de "soleil" et correspond au son "S"). Le romain Tacite, dans son livre De situ ac populis Germaniae (*Sur l'origine et le pays des Germains*), nous prouve la fonction de divination des runes : elles étaient gravées sur du bois et après les avoir lancées sur un drap blanc, on en tirait trois que l'on interprétait. De même l'Edda nous donne un certain nombre d'exemples de charmes qui étaient lancés par le biais des runes : guérir des maladies, obtenir la victoire, posséder éloquence ou sagesse, etc.

Photo d'une tablette de runes, BNF 2008



Je voudrais spécialement remercier notre contact de la Bibliothèque Nationale de France (site Richelieu) qui a bien voulu me montrer et me laisser toucher des tablettes de runes en bois, lors de la sortie faite à Paris du 28/03/08, à l'initiative de Mme de Crécy. Je ne suis pas spécialiste, mais j'ai pu remarquer que ces runes étaient gravées dans des tablettes de bois, reliées entre elles par des morceaux de cordes. Nous pouvons voir la date de 1661 gravée sur la tablette supérieure, dont nous supposons qu'elle est la date de découverte ou la date d'enregistrement dans une bibliothèque ou un cabinet de curiosités.

En étudiant les contenus des tablettes gravées de chaque côté du bois, on a pu remarquer avec d'autres élèves une répétition constante de certains signes placés à peu près aux mêmes endroits, ce dont on a déduit qu'il s'agissait peut-être du refrain d'une chanson ou d'une répétition de vers. Il pourrait alors s'agir d'un poème ou d'une saga. On peut voir sur toutes les tablettes la gravure de certains dessins représentant le monde et la culture des peuples nordiques d'autrefois, à savoir : un bateau, une maison, un soleil, des pierres, des arbres, des croix, un marteau (également attribut du dieu Odin), etc. Malheureusement, n'ayant pas la connaissance nécessaire, il ne m'est possible que d'échafauder des hypothèses plus ou moins plausibles à ce propos.

L'exemple de ces tablettes de runes illustre bien l'ignorance que nous avons en ce qui concerne la partie nordique de ce monde, autrement appelée la Scandinavie. Autant nous connaissons l'Allemagne voisine, ancienne Germanie, et ses multiples facettes littéraires et légendaires (enfin, ceci est vrai pour une certaine majorité), autant nous nous intéressons peu à la littérature et à la culture nordiques. Il est pourtant aisé de découvrir, en grattant un peu dans le passé, autant de richesses culturelles que dans n'importe quel autre pays, voire même plus. Ceci vaut encore pour les œuvres d'aujourd'hui. L'écriture des peuples scandinaves a malgré toute attente contribué à pérenniser la tradition orale instaurée bien avant le Moyen-âge. Il suffit de lire Jørn Riel et ses « *Raccontars* », auteur danois dont les œuvres sont basées sur une tradition populaire orale, relatant des histoires racontées par leurs protagonistes ou simplement par leurs détenteurs. Certes, les textes d'aujourd'hui ne sont plus des poèmes scaldiques ou des sagas. Mais nous avons vu que les poésies eddique et scaldique, ainsi que les sagas, relevaient d'une grande complexité qu'il est malaisé de reproduire et même de comprendre pour l'auditeur de l'époque médiévale. Il fallait connaître une grande partie de la mythologie scandinave pour comprendre la plupart des vers scaldiques. C'est pourquoi l'œuvre de Snorri Sturluson est très importante : elle permettait au lecteur d'autrefois et permet au lecteur d'aujourd'hui de comprendre mieux les différentes allusions aux mythes et de mieux connaître cette littérature nordique.

Claire B.

Éléments bibliographiques

Quelques ouvrages de Régis Boyer, spécialiste de la Littérature scandinave :

- _ *Le Christ des Barbares*, Paris, Ed. du Cerf, 1987
- _ *Mœurs et psychologie chez les anciens Islandais*, Paris, Ed. du Porte-Glaive, 1987
- _ *L'Edda Poétique*, Paris, Fayard, 1991
- _ *La Poésie Scaldique*, Belgium, Brepols, 1992
- _ *Les Sagas Islandaises*, Paris, Payot, 3^e éd., 1992
- _ *Histoire des littératures scandinaves*, Paris, Fayard, 1996
- _ *Les Sagas légendaires*, Paris, les Belles Lettres, 1998

Tous ces ouvrages sont disponibles à la Bibliothèque Universitaire, de même que de nombreuses sagas.

Compte-rendu : Conférence du 13 mars 2008

Afin d'ouvrir cette jeune rubrique des métiers, notre curiosité toute journalistique s'est posée sur la conférence qui s'est tenue le jeudi 13 mars aux Tanneurs sur les métiers de l'édition, du patrimoine et de la culture.

Cette initiative du SUIO répond à une demande bien réelle des étudiants de nos UFR Arts-Sciences Humaines et Lettres autour du secteur des professions culturelles, lesquelles, si elles dessinent sur nos lèvres des sourires d'envie, s'accompagnent presque toujours d'un nuage persistant: quel avenir et quelles réalités professionnelles ?

L'équipe du Torchon était là !

Retour sur cette soirée

Dans un amphi A bondé - comme aux sombres heures d'un passé non lointain - étaient réunis autour de Pierric Vinot, conseiller d'orientation-psychologue au SUIO, cinq intervenants professionnels, tous impliqués dans le secteur culturel de Tours et de son agglomération :

- Geneviève Champ, assistante de conservation à la Bibliothèque Municipale de la Ville de Tours
- Christine Bénévent, maître de conférence et responsable du M2 professionnalisant "histoire et pratiques de l'édition" au CESR.
- Jean-Luc Porhel, directeur des Archives Municipales de la Ville de Tours
- Jamal Lansari, directeur du service événementiel de la Ville de Joué-lès-Tours
- Camille Poirier, programmatrice du Festival Jazz en Touraine à Montlouis

Pierric Vinot, en maître de cérémonie très impliqué, n'a pas économisé les sondages improvisés à mains levées, les réflexions spirituelles et les questions faussement ingénues posées aux intervenants pour animer la réunion. En guise d'introduction, il a rappelé l'intérêt de se renseigner sur l'insertion professionnelle à tout moment du cursus universitaire en ne négligeant pas les moments de rencontres avec les professionnels, lieux de contacts et de conseils pour façonner son propre parcours. Par ailleurs, il a souligné la nécessité de "*s'approprier le terrain*" sans modération au moyen de sites Internet comme le CNFPT - le site du Centre National de la Fonction Publique Territoriale - « *une ressource importante à consulter* ».

Ce site très complet offre un répertoire des métiers territoriaux liés notamment à la culture et aux bibliothèques, assorti de fiches détaillées pour chacun d'entre eux ainsi que leurs autres appellations (ex : médiateur culturel = médiateur du patrimoine = responsable du service public). De plus, des offres d'emplois sont proposées, aussi bien pour les personnes internes à la fonction publique territoriale que pour des personnes qui n'ont pas encore le concours : un bon moyen donc pour trouver une mission temporaire et se constituer ainsi de l'expérience.

En parallèle, l'Université de Tours a mis en ligne sur son site, rubrique Orientation - Insertion, un dossier téléchargeable sur les métiers du livre, de la culture et du patrimoine. On y retrouve une documentation fournie, les parcours de formation à Tours, ainsi que des "bonnes adresses" en France et des exemples d'offres d'emplois. Celles-ci, comme le souligne P. Vinot, "*permettent de voir quelles compétences sont attendues de nous* ":

Autre adresse à ne pas négliger: le site du Conseil Régional d'Indre-et-Loire.

En somme, rappelons un bon mot de ce sage homme: "*On ne fait pas d'économie de temps en recherche en ce qui concerne la connaissance du secteur*" !

La seconde partie de la soirée a donné la parole aux intervenants, le programme s'articulant autour de trois thématiques : explication de leur parcours personnel, ce qu'ils vivent au quotidien et ce qu'ils pensent du secteur.

Le livre

Geneviève Champ, assistante de conservation à la Bibliothèque Municipale de Tours, définit les métiers des bibliothèques dans cette petite phrase: *"La mise à disposition des collections de la bibliothèque au public.* Ainsi, si tout un aspect de l'activité tient de la rencontre avec le public, une seconde partie repose sur la préparation en amont des collections de livres.

Les différentes catégories de l'administration ont également été à l'ordre du jour.

Catégories	Activités
A	Encadrement
B	Responsable d'un service
C	Exécution

L'occasion pour Geneviève Champ de rappeler que s'il est difficile d'emblée d'obtenir le concours externe de cadre A, il peut paraître plus judicieux d'entrer dans la fonction publique avec un concours de niveau B et de compter ensuite sur la promotion interne pour accéder à un poste d'encadrement. Son conseil pour les personnes intéressées par le métier est simple : demander à faire des stages et consulter le fonds professionnel de la Bibliothèque Municipale de Tours, lequel rassemble des ouvrages sur les métiers des bibliothèques ou sur des aspects davantage techniques comme la mise en catalogue. Enfin, Mme Champ précise qu'elle invite volontiers les étudiants qui le souhaitent à prendre rendez-vous auprès d'elle afin de leur fournir davantage de renseignements sur les activités exercées dans les bibliothèques.

Christine Bénévnt, qui représentait l'édition, a insisté sur le fait qu'il s'agit d'un secteur en crise, du fait du passage au numérique: « *On est dans une nouvelle révolution du livre, dans un tournant qu'il faut prendre. Les étudiants doivent accepter que le livre est en train de changer* », a-t-elle ajouté.

L'édition est un secteur fermé. On y trouve facilement des stages mais transformer l'essai en contrat et a fortiori en CDI est beaucoup plus difficile. Toutefois, il est indispensable d'avoir un carnet de contacts étoffé, d'où la nécessité absolue de faire des stages auprès d'éditeurs.

Mme Bénévnt a également présenté le Master 2 professionnalisant "Histoire et pratiques de l'édition" dispensé au Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance, une unité mixte qui associe le CNRS et l'Université François Rabelais de Tours. Ce master dont elle a la responsabilité essaie de réfléchir au tournant numérique que prend le secteur de l'édition: l'enseignement de l'histoire du livre s'articule avec celui des nouvelles technologies, centré sur la numérisation et les logiciels utilisés dans l'édition, pour la mise en page par exemple.

Pour les étudiants désirant suivre cette formation, un dossier d'inscription est à télécharger sur le site du CESR. Un entretien est à prévoir en juillet ou en septembre, lequel sera peut-être assorti à partir de l'année prochaine de tests sur le niveau informatique de l'étudiant.

Un petit conseil pour ces étudiants : maîtrisez les feuilles de style sous Word !

Quelques chiffres :

- Si les grandes maisons d'édition situées à Paris sont en situation de quasi-monopole, les petites structures de provinces ne passent généralement pas la barre des cinq ans d'existence.
- Sur les 18 étudiants de l'année dernière, une seule personne a trouvé un CDI (chez Actes Sud) et quelques autres ont obtenus un CDD.

Peu d'embauches donc, et un temps de latence avant d'obtenir des postes moins précaires.

L'événementiel

Dans une volonté de dissiper le petit nuage de pessimisme qui pouvait alors pointer son nez à ce moment de la réunion, Jamal Lansari, le charismatique directeur du service événementiel de la ville de Joué-lès-Tours, a pris la parole, retraçant de façon captivante son propre parcours.

Une maîtrise de philosophie et un amour de l'esthétique et de la peinture qui le pousse à suivre une longue formation aux Beaux-arts et puis ...

Et puis la prise de conscience qu'avec un tel bagage, on ne trouve rien que deux heures par semaine dans une école primaire à être animateur pour enfants. Aussi, dit-il, pour réussir le passage de ce qu'il appelle le "monde intérieur" - des études - vers le "monde extérieur", il faut "avoir osé, avoir eu du courage" et "s'être armé". Cette notion de se "constituer des armes, des forces" est très présente dans son discours : "Pour être bien armé, il faut être bien formé, et pour l'être, il faut essayer d'avoir des responsabilités, dans les stages, dans les bénévoles ..."

C'est pourquoi Jamal Lansari, au sein de son service accueille en moyenne chaque année six ou sept stagiaires à qui il confie la conduite d'un véritable projet, loin des "stages machine à café". Sa philosophie dit qu'il ne faut pas se fermer sur un métier et qu'il faut savoir "attraper la chance", celle qui se présente soudainement et qui permet d'entrer dans les rouages du travail. On ne doit pas perdre de vue ses objectifs mais s'en rapprocher à mesure des expériences que l'on se forge.

Enfin, il se veut rassurant quant aux métiers de l'événementiel, promis selon lui à un avenir plein de potentiel si l'on est touche-à-tout; ce secteur offre en effet un éventail grand ouvert.

Il conclue qu'il y a du travail si on est ambitieux, si on a de l'expérience, si on est communicatif et généreux".

L'événementiel est un secteur nouveau dont les enjeux sont multiples: animer une ville, apporter la culture à proximité, élever le niveau intellectuel d'une commune, d'une ville, réfléchir à l'accès à la culture, par la gratuité, la politique culturelle, se demander "comment apporter un spectacle à des gens qui ne peuvent pas payer ce spectacle et qui pourtant, seront très heureux d'avoir consommé ce spectacle".

Lorsqu'il est arrivé à la mairie de Joué-lès-Tours, Jamal Lansari a créé lui-même son service événementiel. Il insiste sur l'importance non pas de "demander" du travail, mais de le "proposer" : "Si on ne trouve pas d'emploi, on crée son propre travail, sa propre agence". Aujourd'hui, Jamal Lansari est l'initiateur de nombreux festivals à Joué-lès-Tours: La Semaine Verte, Les Années Joué, Les Folies Foraines, Les Autos Enjouées ...

L'organisation de festival

Le Festival Jazz en Touraine à Montlouis, dont c'est la 22ème édition en septembre prochain, existe grâce à l'énergie d'une association de type loi 1901. Celle-ci embauche à l'année deux salariés mais compte au plus fort de la saison un millier de bénévoles.

Un Master (IUP) "Métiers de la culture" à Lille 3 en poche, Camille Poirier est arrivée il y a dix ans au festival de Montlouis, en tant que stagiaire. Depuis, elle est l'une des deux employées de l'association et a la responsabilité de la programmation du festival.

Elle s'accorde elle aussi volontiers pour dire que les stages sont véritablement la clé du métier: "*Ils nous amènent dans une réalité!*".

Voilà la fin de ce compte-rendu. Nous espérons que vous en avez apprécié le caractère synthétique et que vous en avez retenu la leçon principale : « Faites des stages ! ».

Nous vous invitons à lire le compte-rendu de la rencontre avec Jean-Luc Porhel, directeur des archives municipales, pour compléter cette lecture.

Anne S.

Nouvelle

Faux-semblant

Jamais personne n'y passe et seul le vent balaie la poussière. Le lieu est tellement pitoyable qu'il paraît faux, comme un mauvais décor de cinéma. Tout est vieux ici. Pas de ce vieux qui patine et embellit mais de celui qui défraîchit. Tout à l'air sale, crasseux. Si ça se trouve, ça n'a jamais été beau : un village construit trop vite dans le seul but de donner un point de chute aux camionneurs qui empruntaient la nationale à l'époque. Faute de beau, peut-être était-ce vivant. Certainement à en juger par le nombre de vitrines closes et de maisons à vendre depuis si longtemps que les numéros des agences n'ont encore que six chiffres. A se demander si quelqu'un habite encore ici. L'autoroute, construite il y a une quinzaine d'années, n'a vraiment rien laissé. Même la station service vient de fermer. Il ne reste plus que le vieux routier et ce soir, comme pour me contredire, il y a du monde. Enfin n'exagérons rien. Un trente-huit tonnes blanc sans nom, taché de rouille et un peu cabossé est garé sur le parking entre l'épave d'une DS et celle d'un autocar périmé des roues duquel sort de l'herbe. Le camion attend son propriétaire, ils ne sont d'ailleurs pas du coin.

Le type est attablé devant sa choucroute. Il aurait peut-être préféré autre chose mais la carte n'est pas terrible. Il lui restait trois cent bornes à faire avant d'être arrivé, son estomac aurait pu tenir le coup, mais il avait eu envie de pisser, donc choucroute.

Plutôt jeune, il fait tache dans le décor et il le sent bien. Il quittera au plus tôt cet endroit car il n'aime pas le regard de la grosse patronne posé sur lui, appuyé par ces deux poivrots au comptoir. Il se dit qu'il n'aurait pas dû s'arrêter. Il aurait dû faire dans un fossé et continuer sa route. Mais il n'aurait pas pu se laver les mains comme il le souhaitait. D'habitude il lui suffisait de les laver trois fois avant et cinq fois après mais ici, avec cette impression de crasse (était-ce seulement une impression ?), son toc avait pris des proportions considérables. Sans son envie, il ne se serait jamais arrêté dans un tel lieu.

Il doit retourner au semi-remorque de toute urgence. Le temps qu'il a passé dans les chiottes (sans savon) l'a déjà rendu suspect aux yeux de la patronne et il ne veut surtout pas qu'un de ces cul-terreux ne s'avise de fouiller dans son bahut à la recherche d'un lecteur de DVD neuf ou d'une télé. S'ils s'aperçoivent de ce qu'est son chargement, ils comprendront ou ne parleront que de ça dans la région, surtout ici où il ne se passe d'ordinaire jamais rien, et son compte à lui sera fichu. Lui démasqué, c'est tout le scénario qui sera découvert et il ne faut surtout pas. Pas maintenant.

Le type est devant sa choucroute, il ne se résout pas à l'avalier. Cette sensation de crasse, bien qu'omniprésente chez lui, est portée à son paroxysme ce soir et il sent que les couverts ne sont pas nets. Même l'eau ne paraît pas claire ici. Il l'a bien vu il y a quelques minutes dans les toilettes, comme si elle était huileuse. Impossible de se laver les mains convenablement. « Foutu toc » jure-t-il tout bas. « Il ne fait que me pourrir la vie et tout le monde me remarque ! Faut que je me fasse soigner. » Même si ce soir tout le monde se résume à trois personnes, ses vieux démons risqueraient bien de tout faire foirer. Dire qu'il se tue à garder le secret alors qu'il voudrait tant clamer sa supériorité face à ce monde ! Mais dans quelque temps, quand tout sera prêt, les gens sauront de quoi il est capable, ils verront, tous autant qu'ils sont.

Mais pour l'instant, il doit repartir, avant que quelqu'un ne fouille réellement son camion. Il se lève et laisse un billet de cinquante euros sur la table bien qu'il n'ait pas effleuré son assiette ni même touché à sa fourchette. Sous les regards suspicieux, il quitte le routier. Il sent les yeux des deux ivrognes braqués sur lui et entend la patronne qui s'avance à la fenêtre pour le regarder partir mais ne se retourne pas. « Ils parleront du type bizarre pendant au moins quinze jours » se dit-il. « S'ils savaient ! »

Arrivé sur le parking, son cœur manque un battement. Une des portes arrières est entrouverte. Il marque un temps d'arrêt et observe. Personne. Il s'avance plus et observe de nouveau : toujours rien, pas d'empruntes suspectes. Il décide alors qu'il s'est déjà fait assez épier par la patronne du resto pour les siècles à venir et prend place au volant après avoir refermé la porte. Il vérifiera si tout va bien dans quelques kilomètres, à l'abri des regards.

Pour son inventaire, il choisit une route défoncée où personne ne le surprendra. Il prend sa torche rangée sous le siège passager, avec le livre de route, et sort de la cabine. Il inspecte les alentours, vérifiant encore une fois qu'il est vraiment seul puis se dirige vers l'arrière.

Un rapide coup d'œil le rassure mais il examine chaque détail, contemple son œuvre. Tout est là. Sur le vieux fauteuil, le dernier mannequin qu'il s'est fait, juste pour le plaisir. Sur les étagères du fond, l'ordre règne. Les bocaux de viscères trempent dans le formol, soigneusement numérotés, tout comme les morceaux de membres, rangés dans les caissons réfrigérés, sous les étagères. Sur la table en face du fauteuil, deux autres filles, et même un jeune homme. L'homme est fier de lui : « Je suis vraiment le meilleur », se dit-il à voix haute.

Ensuite, puisque tout est bien en place, il regagne la cabine en concluant que ce maudit vent a encore eu raison de la serrure et qu'il va falloir la changer. Sereinement, il reprend sa route sans être autrement inquiet.

Le lendemain matin, le camion, après que son chauffeur se fut bien reposé, arrive à destination et se gare sur un parking, parmi d'autres bahuts du même genre. L'homme en descend, sourire aux lèvres.

Aussitôt, un autre gars l'interpelle :
-« Tony, te voilà enfin ! Ca fait trois quarts d'heure que tout le monde attend tes effets spéciaux pour le tournage du dernier Grangé ! »

Elodie L.

Voyageurs

Réveillé en sursaut. Seulement neuf heures et quart ? Je respire, je soupire, et repose ma tête contre la vitre embuée du train. J'aime bien le train. Etrange sensation que ce paysage qui défile sous vos yeux, sans que vous n'y puissiez rien pour l'arrêter. On se sent tout petit, passif. De toute façon, j'ai toujours eu cette fâcheuse habitude de préférer le côté fenêtre au couloir, c'est idiot, ça me rassure. Et puis qu'est ce que l'on fait dans un train ? Inutile de lire à m'en rendre malade, éviter de dormir - comme je ne manque pourtant jamais de faire - : partager ce tel moment d'intimité aux yeux d'inconnus m'effraie. Résultat : je regarde le paysage qui défile, et je m'ennuie un peu. Mais c'est bon l'ennui parce qu'on a le temps de penser. Parfois même je me livre à de petits jeux sociologiques, j'étudie chaque personne, me convaincs que l'habit fait le moine et leur invente une vie basée sur ma seule, unique et première impression. Au bout d'un moment, je m'épuise. La dimension de chaque vie humaine, avec ce qu'elle comporte, m'étouffe. Je prends conscience que s'ils sont les cobayes de mes pensées perverses, je n'suis qu'un pion, un figurant dans leur existence. Dingue, et mon ego en prend un coup.

Je n'ai encore jamais vu Bruges. On m'en a souvent parlé pourtant, alors je me l'imagine, le temps d'un voyage. De la même manière que nous, les hommes, et nos petites vies m'étouffent, la dimension géographique dans laquelle nous évoluons m'intrigue. Les gens laissent leur vie couler entre leurs doigts, je ne veux pas leur ressembler, je veux resserrer mes mains du plus fort que je peux, bloquer toutes ces choses en moi, les préserver, afin de les vivre pleinement, les vivre au moment présent, les vivre chaque jour plus fort que le précédent... Ne plus attendre, ne plus oublier, vouloir tout immédiatement, avant de se gâcher. Tellement de choses à voir, à toucher, à respirer, à entendre... Tant de situations inconnues, de manières d'être, rien n'a le même goût que ce que l'on connaît déjà. Il y a tant de choses à vivre. Ça me rappelle ce psychologue un peu décalé qu'incarnait Robin Williams dans "Will Hunting", il disait à son élève que c'était dément de prétendre connaître la chapelle Sixtine, en s'appuyant simplement sur nos lectures, nos thèses les plus poussées, nos longues et froides dissertations sur le sujet. Conneries. Il faut avoir vu, avoir senti, avoir touché, avoir vécu. Rien ne peut remplacer cette émotion intense que l'on a, lorsque l'on lève les yeux sur les peintures de Michel-Ange.

Alors oui, j'avoue, j'ai passé ma vie à lire des bouquins. Je n'sais pas encore si ce sont les images que je me créais alors qui sont parvenues à me convaincre que je connaissais à la perfection tel ou tel endroit, mais tout au moins, je suis capable de fixer une odeur, de me recréer à une ambiance... Finalement, j'ai tellement dû me plonger dans mes rêveries, que je serais incapable de dire si je suis bel et bien resté sur ma chaise. Voilà ma réalité, amer constat : l'itinéraire d'un rêveur.

Frontière Belge. Je me sens bien, je vais concrétiser, enfin. Pourquoi Bruges ? Bof, il faut bien commencer quelque part. Plus sérieusement, cela n'a pas été choisi au hasard. Bruges c'est la Hollande, la culture flamande, et son monde, c'est la Renaissance, celui de Sinouë, de Tracy Chevalier, c'est celui des courbes soyeuses d'un tableau de Jan Van Eyck... Ça se parfume déjà dans mon esprit. Je voudrais toucher les tulipes, aller et venir à ma guise dans cette ville typique, vestige du 16ème siècle, à l'heure où les pigments bleus, les pigments rouges, jaunes, blancs, verts; où les parfums venus de Paris, de Grasse, de partout ailleurs, se réunissaient pour donner à ce monde, son sublime.

Certains craignent mon désenchantement, j'ai tendance à m'enthousiasmer un peu vite... Mais pourquoi pas ?

Frontière hollandaise. J'ai faim. J'aperçois déjà les maisons couleur brique. Qu'il est bon de se sentir vulnérable, loin de son petit confort fade, et puisqu'il a fallu partir; reprendre les chemins inconnus, ne pas tomber dans les ornières merdiques des illusions perdues. Alors oui, prendre la route, la tête vaguement haute et le dos vaguement droit. Ne pas trop penser.

Le paysage défile toujours, imperturbable, et mes pensées aussi. J'aime à penser que je suis né vagabond, destiné à n'avoir que diverses sensations dans mes bagages. J'aime à croire que je ne regretterai bientôt plus ce "nous", que d'images en musiques, que d'odeurs en souvenirs, ma vie ne formera plus qu'un vaste album de photographies. Parce que j'ai trouvé un sens, parce que ça me prend d'partout rien que d'y penser... Et puisqu'il a fallu justement ne plus penser, c'est maintenant que je vais commencer à vivre.

Le train siffle, accompagné des quelques notes musicales qui annoncent notre arrivée. Les gens s'agitent, les enfants se mettent à courir dans tous les sens pour soulager leurs petites jambes endolories. C'est déjà l'bordel, et j'adore ça. Le long couloir métallique et sinueux me pousse hors du train, hors de l'avant, hors de moi. J'aperçois une jeune femme sur le quai. Elle ressemble à un tableau de Vermeer.

Jade G.

Poésies

Le Marin Emporté

C'est un golf ironique d'où vient une rumeur,
 Et les rires des marins nous reviennent en plein cœur.
 Des gros bras de tatouages embrassent et enlacent,
 Les corps alanguis de toutes ces femmes lasses.

Et l'on fête et l'on boit, après les jours en mer ;
 Finies les privations et les oranges amères.
 Des pintes remplies de bière, du vin ! Des jolies filles !
 Les navires maintenant reposent sur leur quille.

Et ça sent le hareng sur toute la jetée ;
 L'aurore qui se lève annonce un jour d'été ;
 Les plus ivres de tous déclenchent l'hilarité.

Les souvenirs reviennent et leurs lointains îlots :
 La musique couvre à peine les histoires de matelots.
 Mais qui put voir ce mousse emporté par les flots ?

Poèmes de l'absence, le 15/06/2007

Souvenir de ce feu de Saint-Jean

Voici les jours de spleen et ses heures moroses,
 Les beaux jours sont partis et moi je reste là.
 La grille du jardin demeure austère et close,
 La nature est souffrante , le rossignol est las.

Dans un ravin d'abîme, sa voix s'étrangle et meurt ;
 Sous l'empire de la rouille, la treille est dépouillée,
 Sinistre et nu, le champs, les corbeaux, voix éraillées,
 Résonnent dans ma tête ; ravivent ma rancœur.

Le ciel est inquiétant, sous ce soleil blafard ;
 Je m'en vais promenant, hébété, au hasard ;
 L'angoisse permanente, sur moi plante son dard.

Fardeau insupportable, et mal dans ma peau,
 Comme une compagnie, trainant ses oripeaux,
 Après cette Saint-Jean, mon cœur s'en va à l'eau.

Poème de l'absence, le 18/06/2007

On ne se retrouvera jamais plus
Là-haut sur la falaise, le regard perdu
Nos épaules se touchant face au vent
Et devant nous la mer
Qui nous berçait en se couchant
Ta chaleur, ta douceur
Ne réchauffent plus mon cœur
N'apaisent plus mes douleurs.

J'ai été heureuse avec toi
Pourquoi la mort nous a ravi tout ça
Je reste seule avec mes souvenirs
Et rien ne te fera revenir

M&M's

Opéra flamboyant

Opéra flamboyant, je brûle chaque nuit
Blottie dans ce fauteuil de velours et de suie.
J'observe fascinée le rideau retomber
Cet épais drap de feu cachant de lourds secrets.

Balcon je déshabille la noire obscurité
Dérobant à la vue tes ornements dorés
Et les corps déguisés des artistes endormis
Sur lesquels je me penche pour écouter la nuit.

L'Orchestre dans sa fosse ne s'accorde plus
Seule la Mort agite les archets distendus
Et la frêle musique transportée par les vents
Dans le bruit du silence disparaît lentement.

La blanche neige tombe du toit dénudé
Par la flamme d'une bombe qui ne savait chanter.
Les lourds flocons retombent en perle de suie
Sur la scène une tombe s'élève des machineries.

Anne LAURENT

Rencontre avec Jean-Luc PORHEL,
conservateur en chef du patrimoine,
directeur des archives municipales, de la documentation et du patrimoine

Suite à la rencontre organisée le jeudi 13 mars par le SUIO, (rencontre qui fait l'objet d'un compte-rendu dans ce numéro), M. Porhel a gentiment accepté de nous recevoir.

La rencontre a eu lieu dans les locaux des archives de la ville de Tours, situés dans l'ancienne chapelle Saint-Éloi, à l'extrémité du boulevard Béranger. Puisque nous nous trouvons dans le lieu parfait pour cela, nous en avons profité pour en apprendre un peu plus sur ce bâtiment. Une première chapelle aurait été fondée vers 600 à l'emplacement d'une maison habitée par saint Éloi. Les religieux de Saint-Florent de Saurmur, qui l'avaient reçue en don des chanoines de Saint-Martin de Tours, y construisirent au XII^e siècle un prieuré consacré à saint Jacques de l'Orme Robert, puis à saint Éloi. En 1446, la chapelle est réédifiée aux frais de Jehan Gillebert, orfèvre du roi. Le prieuré est supprimé en 1778 et transformé en maison particulière. Dépôt de salpêtre sous la Révolution, puis de nouveau maison d'habitation, il est enfin aménagé, en brasserie.

L'édifice est inscrit à l'Inventaire supplémentaire des monuments historiques le 3 juin 1932. Au cours du XX^e siècle, il appartient à différentes compagnies financière et immobilières. En 1987, la Ville de Tours décide de racheter le bâtiment puis, après restauration, elle y installe le service des archives.

Le décor est planté. Notre rendez-vous avec M. Porhel s'est déroulée en deux temps. Un entretien pendant lequel il a bien voulu répondre à nos questions puis une visite guidée du service des archives.

Pour commencer, nous avons demandé à M. Porhel de nous résumer sa semaine, sans nous épargner le côté administratif de son travail. Nous avons donc appris à quel point son emploi du temps était chargé. Puisque nous sortons à peine d'une élection municipale, il a dû assister à plusieurs réunions pour rencontrer les élus avec lesquels il devra désormais collaborer. A l'heure où nous écrivons cet article, il ne sait pas encore à quel service les archives seront rattachées pendant la durée de ce mandat, avec la culture ou avec la direction générale des services? Pendant cette semaine il a également, parmi d'autres choses, rédigé le rapport annuel d'activité de son service, rencontré des chercheurs dans le cadre du projet sur le futur musée de la soie, discuté avec un collectionneur de cartes postales anciennes (début XX^e) pour l'expertise et le rachat d'une collection, et débuté l'organisation du stage national « archive et action éducative » qui aura lieu à Tours.

Après ça, vous l'aurez compris, la qualité principale de M. Porhel et des 16 archivistes qui composent le service est le sens de la rigueur et de l'organisation (ce qui ne veut pas dire raideur et manque d'imagination, au contraire).

Alors que font toutes ces personnes de leurs journées vous demandez-vous certainement ? Elles sont « simplement » chargées de conserver et de classer tous les documents, quel que soit leur support, produit ou reçu par la Ville de Tours dans l'exercice de ses missions et ce, depuis les origines de la ville jusqu'à nos jours. Cela paraît simple, dit de cette manière, mais rendez-vous compte, le document le plus ancien conservé dans ces lieux date de 1035, il se trouve actuellement dans un service de restauration.

La très grande majorité des documents conservés le sont sur leur support d'origine, le papier dans la plupart des cas. Mais on trouve aussi des supports plus atypiques : les élections municipales de la ville de Joué-lès-Tours de 1971 sont ainsi conservées sur un 45 tours. Seuls sont numérisés les documents les plus fragiles (et dans ce cas on fabrique également un duplicata que l'on met à disposition du public pour protéger l'original conservé en sûreté) et les plus demandés, pour en faciliter la diffusion. Cela signifie que le public a accès aux documents originaux aussi souvent que possible. Dans tout les cas, la numérisation n'est qu'un outil complémentaire, la priorité des archivistes restant la conservation des documents originaux.

Pour parvenir à ses fins, ce groupe d'hommes et de femmes travaille en équipe, d'une manière invariable, à l'aide d'une méthode immuable qui permet à chacun de poursuivre le travail de l'autre grâce à une grande coopération.

Et cette technique a fait ses preuves. Actuellement, le service termine la classification des documents relatifs au transport des personnes à caractère privé, de la voiture de place aux taxis d'aujourd'hui. Cette tâche

aura nécessité six ans de travail, six ans durant lesquels il aura également fallu continuer les autres travaux.

Après cet entretien, M. Porhel a obligeamment accepté de nous faire visiter l'ensemble des locaux.

La visite a débuté par la salle d'étude, unique partie accessible au public. Là sont entreposés des usuels et les fiches d'aide à la recherche. C'est également dans cette salle que l'on « dépouille » les journaux pour conserver les articles qui concernent la ville. Ensuite, nous nous sommes rendus au deuxième étage où nous avons pu admirer la charpente de la chapelle, une des rares parties de l'édifice encore d'origine. Cette salle est dédiée à l'accueil de groupes scolaires de tous niveaux et des ateliers y sont organisés par des médiateurs culturels pour promouvoir ce patrimoine. Le service des archives y organise également des expositions temporaires pour mettre en valeur les documents.

La suite de la visite nous a conduits à la salle de tri. C'est l'endroit où l'on recense les documents avant de les classer mais aussi celui où l'on décide des restaurations nécessaires. Lors de la classification, on prend soin de fabriquer des index pour pouvoir retrouver les documents le plus facilement possible. Dans ce lieu, nous avons eu le privilège d'ouvrir un annuaire de 1807 et des livres de recensements quinquennaux du XIX^e siècle. Plutôt impressionnées, nous n'osions pas vraiment les manipuler malgré les encouragements de notre guide. Pour finir, nous avons visité les salles d'archive en elles-mêmes, dont la température est maintenue à 18°C et l'hygrométrie à 55%. Ces salles sont extrêmement impressionnantes et s'il faut une patience de titans pour classer tous ces ouvrages, il en faudrait encore plus pour parvenir à retrouver quelque chose parmi tous ces documents sans le travail de cette équipe.

Nous souhaiterions particulièrement remercier Jean-Luc Porhel pour son accueil chaleureux et le temps qu'il nous a consacré et nous précisons que si une erreur s'était glissée dans cet article, elle serait entièrement de notre fait.

Élodie L. et Marie G.

Critique : Littérature pour la jeunesse

Les critiques qui suivront émanent d'impressions, de préférences, de ressentis que je souhaitais partager avec vous. Ce n'est donc pas une connaissance pointue de la littérature pour la jeunesse qui m'a poussée à critiquer certains albums mais une sensibilité toute personnelle et un goût non moins personnel pour la littérature. J'ajoute que les trois ouvrages, auxquels je m'intéresserai, ont été des objets d'études du cours de Littérature pour la jeunesse animé par Madame Boulaire.



Hulul

Arnold Lobel

Hulul est un album de cinq petites aventures qui mettent en scène un hibou hôte de l'hiver, un hibou ami de la lune, un hibou qui boit un thé aux larmes... Cet album, touchant de simplicité, est une ode à la vie dans ce qu'elle a de plus évident, de plus harmonieux. Il ne s'agit cependant pas d'un récit idéaliste et la beauté des textes rend compte également, sans mots superflus, de la fragilité de ce monde. Une fragilité contenue dans le personnage lui-même, Hulul le hibou, empli d'une sourde tristesse. Cet album est en effet aussi celui de la solitude du temps qui passe.

La force de ce livre tient dans les relations qui unissent Hulul à son univers et à celles qu'il entretient avec les petits moments de la vie apparemment sans importance.

Cet album, poétique tant par ses illustrations que par la pureté de son texte, est mon grand coup de cœur.

Le voyage d'Oregon

Rascal, Louis Joos

Un clown nain, un ours prisonnier, il n'en faut pas plus à Rascal pour imaginer un voyage à travers l'Amérique. Ces deux personnages partent donc sur les routes vers l'Oregon, objectif et même un peu plus... Cet album exploite le thème du « Road movie » dans une Amérique telle que nous de réalisme mais de voyage à travers des paysages qui n'ont rien à envier aux « tableaux de Van Gogh ». Notons que cet album perd de son ampleur et de son sens édité dans un petit format, n'hésitez donc pas à vous en offrir un de belles dimensions ! Vous pourrez alors apprécier à leur juste valeur les illustrations qui ont tout de celles d'un carnet de voyage.



faut pas plus à Rascal pour imaginer un voyage à travers l'Amérique. Ces deux personnages partent donc sur les routes vers l'Oregon, objectif et même un peu plus... Cet album exploite le thème du « Road movie » dans une Amérique telle que nous de réalisme mais de voyage à travers des « tableaux de Van Gogh ». Notons que cet album perd de son ampleur et de son sens édité dans un petit format, n'hésitez donc pas à vous en offrir un de belles dimensions ! Vous pourrez alors apprécier à leur juste valeur les illustrations qui ont tout de celles d'un carnet de voyage.

Un beau livre

Claude Boujon

Deux lapins découvrent ensemble « un beau livre » et tout ce qu'il recèle.

Cet album est construit sur le modèle du récit cadre et du récit enchâssé, ainsi, nous passons de la réalité des deux héros aux exploits des lapins du « beau livre ». Les illustrations manquent à mon goût d'ampleur, elles restent figées à l'image des personnages dépourvus de toute profondeur psychologique. Cet album n'a certes pas été une révolution littéraire pour moi, qui n'ai pris aucun plaisir à le lire, il n'en reste pas moins un support intéressant d'étude.



Marie G.

CEKOIKILFO

Nous tenons à signaler aux lecteurs que cette rubrique ne se réclame pas d'une visée prescriptive. Notre objectif est de recenser de manière non exhaustive (qui le pourrait ?) quelques difficultés de notre Français bien aimé. Un moyen d'éviter quelques « mal dit », autres « inexact », sur nos copies et pourquoi pas de briller en société !

CEKOIKILFODIR

- **agonir/agoniser**

On entend (ou on lit) parfois une curieuse locution, « agoniser d'injures », qui semble sans rapport avec le sens d'*agoniser*, « être à l'article de la mort ».

Il s'agit en fait d'une altération d' « agonir d'injures ». *Agonir* quelqu'un, c'est l'accabler d'injures ou de toutes sortes de choses désagréables : de sottises, de reproches, de sarcasmes ...

L'origine d'*agonir* est incertaine. On suppose le mot né du croisement d'*agoniser* et de l'ancien verbe *ahonnir* « insulter ». Ce verbe se trouve notamment chez les écrivains qui font vivre la langue populaire en littérature (Céline, Queneau...).

L'exemple suivant souligne avec humour la confusion entre *agonir* et *agoniser* :

« Elle est culottée, celle-là, dit Turandot. La v'là qui m'agonise maintenant. »

(Zazie dans le métro, Raymond Queneau)

- **bouquin/livre**

Déjà solidement établi dans l'usage courant, le mot *bouquin* s'emploie de plus en plus à la place de *livre*. A la télévision, il est devenu la règle. Or, non seulement *bouquin* relève du registre familier, mais il est ressenti comme péjoratif par une partie des usagers. Dirait-on de Flaubert qu'il a écrit de *bons bouquins* ? Imagine-t-on un journaliste pressant Marcel Proust de lui dévoiler les mystères de son *gros bouquin*. Dans certains contextes, *bouquin* semble renvoyer à un produit de consommation, vidé de toute valeur intellectuelle et esthétique.

Du néerlandais *boek*, *bouquin* a primitivement une valeur péjorative : « vieux livre dont on fait peu de cas » (Dictionnaire de l'Académie Française, 1762). Au fil du temps, *bouquin* est devenu un synonyme familier de *livre* et conserve également le sens de « vieux livre », mais sans valeur négative. Ce sont des livres anciens que l'on va chercher chez le *bouquiniste* quand on est du genre *bouquineur*.

- **Enjoindre**

Voilà un verbe très prisé des journalistes... mais généralement employé de travers. Il est vrai qu'il pose à la fois des problèmes de sens et de construction.

Enjoindre signifie « ordonner » (de manière explicite). Exemple : *Le proviseur a enjoint aux professeurs de ne plus fumer dans l'enceinte de l'établissement*. Ce verbe est souvent considéré à tort comme synonyme d'*inciter*, d'*exhorter*. Or, une incitation, si pressante soit-elle, n'est pas une injonction.

Notez bien la construction : *on enjoint à quelqu'un de faire quelque chose*. Ne pas écrire « enjoindre quelqu'un ». Le verbe est transitif indirect, ce qui exclut la construction passive qui tend pourtant à se répandre (à de rares exceptions près, seuls les verbes transitifs directs peuvent se mettre à la voix passive).

L'exemple : « ils ont été enjoins de quitter les lieux » est donc théoriquement fautif.

• **participer à/participer de**

Pour tous ceux et celles qui, comme nous, ont bien du mal à faire la différence entre les deux, d'autant plus que certains professeurs ont l'air de particulièrement y tenir !

On *participe* à quelque chose lorsqu'on y prend part.

Exemple : participer à un match, à un débat, une réunion, etc.

Participer de signifie « tenir de la nature de, relever de » (registre soutenu).

Exemple : « *Notre merveilleux patrimoine participe du rayonnement de la France dans le monde* » a rappelé le ministre de la Culture.

CEKOIKILFOTECRIR

Nous nous proposons maintenant une petite dictée, de quelques lignes seulement. Vous allez pouvoir mettre vos amis et vos parents au défi de parvenir à ne pas faire de faute ! (A prononcer d'un air détaché bien entendu).

« A Sceaux, alors qu'il pleuvait à seaux, un sot portant un seau d'eau chute. On se précipita pour ramasser les deux /so/ ! »

Evidemment, la graphie du dernier mot ne peut être exprimée qu'en recourant à la phonétique, mais quel plaisir de voir la tête que tout le monde fait à la fin de cette petite dictée !

Cet article a été en partie réalisée d'après les ouvrages suivants :
Toute l'orthographe, de Bénédicte Gaillard et Jean-Pierre Colignon
Les dicos d'or, de Bernard Pivot
Le mot juste, de Pierre Jaskarzek, Librio

Elodie L.

Vous avez aimé une exposition, un livre, un film, un monument, n'hésitez pas à nous laisser votre avis qui sera diffusé dans la prochaine édition du journal. De plus, si vous avez des articles, des suggestions, nous sommes à votre écoute.

Voici la boîte mail de l'ALUMET:

alumet-tours@hotmail.fr

Vous pouvez également nous laisser des messages dans notre casier au secrétariat des Lettres Modernes-Classiques, ou nous rencontrer pendant les heures de permanence au local associatif.

Rappel des heures de permanence :

- mardi : 14h à 17h
- mercredi : 15h à 17h
- vendredi : 13h à 15h